Les moments, les lieux et leurs hommes : la construction d'un idiolecte en discours oral

People, places and politics: the construction of idiolect in oral discourse

Jeanne-Marie Barbéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1680>

DOI : 10.4000/praxematique.1680

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 143-168

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Les moments, les lieux et leurs hommes : la construction d'un idiolecte en discours oral », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1680> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1680>

Jeanne-Marie Barbéris
Praxiling, ICAR, U.M.R. 5191
Jeann-marie.barberis@univ-montp3.fr

Les moments, les lieux et leurs hommes : la construction d'un idiolecte en discours oral

Ainsi donc, non pas les hommes et leurs moments ; mais
plutôt les moments et leurs hommes

(Goffman 1964-1974 : 8)

L'objet de cet article est d'interroger la construction d'un idiolecte au sein de l'énonciation orale. Les données choisies nous font assister à une confrontation oratoire dans une situation de parole éminemment institutionnelle. Il s'agit de discours prononcés par les représentants de la France, des États-Unis et de la Grande-Bretagne (Dominique de Villepin, Colin Powell et Jack Straw) devant le conseil de sécurité de l'ONU, le 14 février 2003. L'événement, en raison de sa forte médiatisation et des enjeux qui animaient le débat, est encore dans les mémoires. J'essaierai de montrer comment se constitue oralement, et interactivement, une singularisation de l'orateur Villepin, en relation avec ses « antagonistes ». L'événement discursif étudié — le « moment idiolectal » — est une bataille sur le réglage du sens, au sein d'une dialectique langagière très active et spectaculaire. L'observation se centrera sur des faits d'actualisation dialogique qui rebondissent de locuteur en locuteur, au sein du face à face. Elle tiendra compte des évaluations émises par l'auditoire, de leur rôle et de leur insertion dans l'événement langagier¹.

1. Je remercie les deux lecteurs de cet article, et les participants à la journée d'étude sur *L'Idiolecte* (novembre 2005, Montpellier III), dont les remarques m'ont aidée à dégager les fils conducteurs du débat, toutes les erreurs ou insuffisances restant de mon fait.

1. Démarche adoptée

La première remarque sera non une clause de modestie mais un constat : cet article étant le seul, dans ce numéro de revue, à se consacrer spécifiquement au domaine de l'idiolecte en discours oral, il ne saurait en proposer une exploration synthétique. Nombre de remarques ont été écartées de la version finale de ce travail, et de sa bibliographie.

On comprend, en fonction des données que j'entends étudier, que mon projet n'est pas de définir *de manière globale* l'idiolecte de Dominique de Villepin en situation orale. Il est d'étudier une situation de parole, dans un genre discursif donné (une conférence internationale), où opèrent des phénomènes de singularisation, qui ont contribué à fixer l'image du locuteur DV, à ce moment.

Les analystes du monde politique français savent que la singularité de l'orateur Villepin s'est actualisée récemment dans de nouveaux moments de parole, qui ont modifié en partie son image, lorsqu'il est devenu premier ministre, et candidat potentiel à la présidence de la République. Sa rivalité avec Nicolas Sarkozy l'inscrit désormais, à la date de rédaction de cet article, dans une dialectique identificatoire de nature différente. Ces changements résultent de processus d'actualisation successifs, dans lesquels, au-delà de l'instantanéité de telle ou telle déclaration, tel ou tel discours, se fixe et ressort... quelque chose : une figure, une physionomie particulière.

De quoi s'agit-il ? Comment déterminer la nature des processus en cause ? À l'oral particulièrement, compte tenu des présupposés qui animent les analystes de ce domaine, et de leurs méthodes, axées vers le collectif, vers le social, on rencontre partout des caractéristiques partagées, des façons de parler communes à l'intérieur d'un style de parole, d'un genre discursif donné. D'autre part, comment décider que tel ou tel fait est réellement un indice significatif d'un idiolecte ?

- (1) Mon premier fil conducteur sera la prise en compte de *la réception des discours de l'orateur*, et les traces dont nous disposons à ce propos. Je traiterai la joute verbale à laquelle on va assister comme une somme d'événements langagiers donnant lieu à une suite d'évaluations, successives, ou emboîtées. Car le discours de DV et les interventions de CP et de JS sont

enchâssés à l'intérieur d'une retransmission médiatique, par Canal Satellite (L.C.I.). Sont donc en cause à la fois plusieurs moments et plusieurs niveaux d'évaluation.

- (2) Le deuxième fil conducteur consistera à mettre en rapport la singularisation de l'orateur avec une forme particulièrement vive de dialectique langagière, à l'œuvre dans cet épisode : il s'agit des phénomènes de *dialogisme*. Le dialogisme consiste pour le locuteur à insérer des dires autres dans son propre discours, et à dialoguer, polémiquement, avec ce discours autre. Le choix d'une verbalisation singulière s'opère par rejet de la position autre, préalablement citée. La lutte pour le pouvoir, les stratégies de domination, prépondérantes dans le discours politique, s'inscrivent dans une lutte de pouvoir sur les mots. La dimension très dialogique de l'épisode que nous abordons est précisément ce qui déclenche les nombreuses évaluations.
- (3) Ce n'est pas seulement dans le dit, mais dans la manière de dire, dans ce que montre la figure parlante, que se construit la singularisation de l'orateur. L'*ethos* sera la troisième piste d'exploration choisie. L'*ethos*, comportement de l'orateur destiné à capter la bienveillance et à susciter la persuasion, est lui-même en relation dynamique avec les évaluations de l'auditoire.

Les trois points de vue sont donc reliés entre eux puisque les évaluations ponctuent aussi bien le versant dialogique, que le versant éthique. Une discussion tentera de mieux articuler cet ensemble, après étude de l'extrait.

2. « Et c'est un vieux pays... »

L'étude porte sur la partie conclusive de l'intervention à l'ONU de Dominique de Villepin (DV), alors ministre des affaires étrangères, et sur les réactions qui s'ensuivent, de la part de Colin Powell (CP), secrétaire d'état américain, et de Jack Straw (JS), ministre des affaires étrangères du Royaume Uni. Le discours du ministre français procède à l'oralisation d'un écrit rédigé au préa-

lable¹. Malgré cette participation de l'écrit, un certain nombre de caractéristiques spécifiques au discours oral apparaissent dans cet épisode.

Seule la diffusion de l'information en France a été prise en compte. On étudie donc la construction d'une position discursive, et les évaluations concomitantes, à partir du filtrage de l'événement opéré par le point de vue médiatique français, et par la nature de la mise en forme médiatique (cadrages, choix des images montrées). Les extraits des discours ont été enregistrés sur la chaîne satellite L.C.I. : on mentionne les commentaires du journaliste Vincent Hervouet (VH). Il est à noter que si le discours de DV (à l'exclusion de son ouverture) et celle de CP ont été retransmis entièrement par L.C.I., celui de JS a eu droit seulement à l'« amorce » que nous reproduisons ci-après.

L'enchâssement du discours étudié à l'intérieur d'un discours médiatique destiné à en assurer la mise en contexte, l'explicitation et l'évaluation constituent des faits majeurs infléchissant l'opinion de téléspectateurs. Discours enchâssant et discours enchâssé n'appartiennent ni au même domaine ni au même genre. Le discours enchâssant n'est pas l'objet de l'étude, et ne sera considéré que comme source d'information sur les évaluations du discours politique enchâssé.

Émission de Vincent Hervouet (VH), *Un jour dans le monde*, 14-02-2003, 22 h 17, chaîne L.C.I.

VH — c'était le jour Ji:: les Américains l'avaient annoncé comme l'heure de vérité:: devant le Conseil de Sécurité les chefs des inspecteurs sont venus faire le point h de la collaboration de l'Ira:k / on s'attendait à une séance hhextraordinaire on n'a pas été déçus / on a même vu fait quasi sans précédent à l'ONU (*image et son : les diplomates applaudissant*) les diplomates dans les tribunes h (2) applaudi::r (2) Dominique de Villepin / triomphe à savourer tout de suite de la politique et du verbe de la rhétorique et de la (2) posture (2) françaises / c'est assez rare pour être relevé et sans doute réconfortant pour un ministre contre lequel hh les attaques n'ont pas manqué ces dernières semaines / une victoire française donc

1. DV regarde généralement son auditoire et parle en grande partie de mémoire, mais on le voit périodiquement consulter ses notes.

dans cette bataille frontale après des semaines de guérilla diplomatique hh (2) mais (2) il n'y a pas grand monde pour croire que le sort de l'Irak se joue encore à l'ONU / ce qui s' jouait en tout cas c't après-midi c'était la réunion d'une sorte de tribunal universel hh chargé de juge:r si oui ou non l'Irak doit être désarmé de fo:nce et décider en conséquence si la guerre / que projettent les Américains sera léga:le et légitime / [...] et pui::s il y a eu aussi le discours de Dominique de Villepin, / il aurait pu il aurait dû faire sept à huit minutes / il a duré le dou:ble / le ministre français a été fidèle à son ima::ge / et à la politique du: président Chira:c / sa démonstration était aussi une répon:se / aux attaques lancées ces dernières semaines par l'administration Bush / il l'a fai::t // sans complexes / sans agressivité et surtout / hh sans langue de bois /

Le discours de Dominique de Villepin est retransmis largement (il y manque cependant l'ouverture).

Conclusion du discours de Dominique de Villepin :

DV — [...] dans ce temple des Nations Unies nous sommes les gardiens d'un idéal / nous sommes les gardiens d'une conscience // la (2) lourde (2) responsabilité / et l'immense honneur qui sont les nôtres / doivent nous conduire / à donner la priorité / au désarmement // dans la paix // et c'est un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien // l'Europe // qui vous le dit aujourd'hui // qui a connu:: les guerres (*rire d'un auditeur placé derrière l'orateur et qui écoute la traduction simultanée*) // l'occupation // la barbarie // un pays qui n'oublie pas // et qui sait (2) tout (2) ce qu'il doit aux combattants de la liberté: venus d'Amérique // et d'ailleurs // et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout // face à l'Histoire // et devant les hommes // fidèle à ses valeurs / il veut agir résolument // avec tous les membres de la communauté internationale / il croit en notre capacité à construire / ensemble / un monde meilleur / (3) je vous remercie Monsieur le Président (3)

VH — [dit que Colin Powell a été « pris de court » par la tournure des événements, les déclarations de Hans Blix, le discours de DV et les applaudissements qui l'ont suivi, et que, renonçant à ses notes, il a improvisé sa réponse]

On aperçoit avant la prise de parole un bref échange entre Colin Powell et un collaborateur placé derrière lui qui lui glisse une feuille de papier.

CP — I am very pleased to be here as a secretary (*traduction simul-*

tanée) je suis très content d'être là en tant que secrétaire d'état d'un pays relativement neuf sur la face du monde / mais je crois qu'il peut revendiquer le titre de la plus vieille démocratie ici / autour de cette table (*geste circulaire, léger sourire*) (*l'image montre alors DV souriant*) // [CP continue en donnant la position américaine à propos de l'Irak. Son intervention est beaucoup plus brève que celle de DV.]

VH — la France:: un vieux pays qui n'oublie rien et qui reste debout / l'Amérique / la plus vieille des démocraties / dans ce duel oratoire eh bien:: Ja- la Grande-Bretagne n'a pas voulu être en reste / Jack Straw a fait valoir l'antériorité de sa nation, et il l'a fait avec un humour très britannique

JS — er Mister President I (*traduction simultanée*) Monsieur le Président / je parle au nom d'un très très vieux pays (*rires audibles de l'auditoire, le locuteur s'interrompt et reprend*) founded (*traduction simultanée*) fondé en 1066 par les français (*rires prolongés, l'image montre les voisins immédiats de JS riant, applaudissements*) (*l'image montre alors DV riant*)

La suite de ce discours n'est pas retransmise.

VH — on plaisante mais c'est euh: au bord du gouffre [*conclut en donnant le calendrier des jours suivants*]

2.1. L'éthos oratoire : autorité et émotion

(a) Le discours de DV, préparé par écrit, comporte des traits oratoires appuyés, résultant d'une stylisation concertée :

- promotion d'un hyperénonciateur *la France*, le *je* se présentant comme son porte-parole,
- usage de l'épidictique, dans l'éloge solennel du lieu (*dans ce temple des Nations Unies*) et dans la figure personnifiée de la France. Malgré les épreuves, celle-ci *n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire* ;
- style périodique du passage *et c'est un vieux pays* (longue phrase de structure complexe avec de nombreuses relatives).

- Cette partie du discours correspond enfin typiquement à une péroration, conclusion où l'orateur doit résumer les enjeux du débat, et faire appel aux émotions de l'auditoire.

La rhétorique mise en œuvre manifeste fortement un héritage gaullien (reprise du topos : fierté, indépendance de la France).

D'autre part, la dimension émotionnelle, bien plus fortement présente dans cette péroration que dans le reste du discours, va se traduire par un impact accru sur le public sous forme d'évaluations explicites, dont on tentera par la suite de préciser le rôle dans le repérage des caractéristiques idiolectales du sujet.

(b) Autre dimension à prendre en compte : cet ethos est celui d'un porte-parole, d'un « champion » de la cause nationale, et au-delà, de la position soutenue conjointement par la France et l'Allemagne. Le mode particulier d'assomption de l'acte de parole soutenant la péroration rend compte de ce rôle particulier : engagement, mais au nom de la France :

DV : et c'est un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien // l'Europe // qui vous le dit aujourd'hui

Cette partie du discours conclusif use de manière appuyée d'un acte de langage : l'assertion, avec le verbe *dire* (performativité explicite). Il attribue à l'hyperénonciateur *un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien // l'Europe //* la prise en charge de tout le discours qui précède. Cet acte de langage exprimé *a posteriori* donne un ton très particulier, d'engagement solennel, à la conclusion. Il occasionne un changement de position de l'orateur, qui se déplace « sur un autre terrain ». Il ne s'agit plus du contenu du dire (ce que la France dit), mais de l'auteur du dire : *la France*, de son poids, et de la manière dont il convient de la qualifier (avec ici, le conflit dialogique sur *vieux*). La première personne du proférateur du discours ne se montre que discrètement (voir l'enchâssement syntaxique) dans *comme le mien*. Mais, à faire ainsi parler « la France », le porte-parole n'est pas minoré, il est au contraire identifié à ce qu'il fait parler et derrière quoi il s'efface : sa figure en sort grandie.

L'identification de l'hyperénonciateur se poursuivra avec les relatives appositives — point qu'on abordera plus loin (2.4.).

La construction clivée (*c'est... qui*) met en valeur les syntagmes porteurs de dialogisme. L'emphase linguistique s'accompagne d'un soulignement gestuel : dans ce passage, le locuteur regarde son auditoire, et hoche discrètement la tête au rythme de son discours (gestualité approbative signifiant la prise de responsabilité du dire).

Dans ces traits se révèle la prise de pouvoir par la parole qu'entend s'arroger l'orateur : *son autorité*. Ainsi que *l'émotion* qu'il désire provoquer chez l'auditoire.

2.2. Le dialogisme interdiscursif dans le discours de DV : old Europe, vieux pays, vieux continent

Il est clair pour tous les diplomates présents au conseil de sécurité, et pour tous les téléspectateurs minimalement informés qui assistent à la diffusion des discours, que les propos de DV : *// et c'est un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien // l'Europe // qui vous le dit aujourd'hui //* reprennent une déclaration antérieure, provenant des discours de l'administration Bush. Celle-ci qualifiait de « old Europe » une conception de la politique européenne centrée sur la France et l'Allemagne. Formule qui a eu un fort retentissement dans les discours politiques et dans les médias européens. Donald Rumsfeld, secrétaire d'état américain à la Défense, est l'auteur de la déclaration, datant de fin janvier 2003. Il répondait à l'intervention d'un journaliste, selon lequel plus de 70 % de la population en Europe désapprouvait la guerre en Irak. Voici les termes de la réponse : *You're thinking of Europe as Germany and France. I don't. I think that's old Europe.*

Cette déclaration conduit à opposer une « vieille Europe » (comprenant les pays qui combattent le projet d'intervention armée en Irak), et une « nouvelle Europe » (les pays qui l'approuvent). Outre l'opposition circonstancielle qui régnait en février 2003 entre les deux Europes, on ne peut ignorer l'antonymie entre *old/vieux* et *new/nouveau*, qui s'actualise fréquemment en discours sous la forme : *Vieux Continent* et *Nouveau Monde*, et les noms de lieu en Amérique rappelant cette nouveauté, opposée aux anciens toponymes européens (*New York, New Orleans...*). CP s'appuiera sur ce fond de connaissance partagée dans son intervention.

Old Europe constitue un défi lancé à la face de deux nations européennes, une *offense*. France et Allemagne ont été « traitées de vieille Europe » (*traiter de X* pouvant constituer la formule-type de l'insulte¹). Ce premier épisode faisait attendre une réponse, l'offensé se devant de rétablir sa face d'une manière ou d'une autre, et c'est cette réponse dialogique qu'on trouve dans la partie conclusive du discours de DV. On peut y voir une hétérogénéité montrée mais non marquée au sens d'Authier-Revuz (1995), car l'utilisation de l'adjectif *vieux* n'est accompagnée d'aucun commentaire métaénonciatif destiné à préciser que c'est là une modalisation de parole autre.

La conclusion du discours et la réponse dialogique qu'elle contient vont déclencher un véritable « moment de vérité », un moment où les locuteurs vont les uns et les autres se positionner *au sein de l'espace interdiscursif*, et *au sein du face à face*. Ce « moment » met en débat non pas tant le choix des mots (car ce sont les mêmes formules que le français reprend de l'anglais) que le pouvoir sur le sens des mots, et la manière de les inscrire dans une identité linguistique, une identité culturelle. Il se focalise à la fois sur le fait de « dire X », et la question de savoir « comment l'entendre ? », « qui en décide ? », et « qui assume ce dire ? » (avec plus ou moins d'autorité, de crédibilité, d'appropriation aux circonstances).

Trois discours se succèdent. Celui de DV est monologal, mais dialogique dans sa conclusion. Les discours de CP et de JS succédant à celui de DV semblent « répondre » à leur tour à l'actualisation dialogique de l'adjectif *vieux* par DV. C'est cet ensemble qui fait l'objet de l'analyse.

2.3. Enchaînement des reprises dialogiques et évaluations

- (1) DV — c'est un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien // l'Europe // qui vous le dit aujourd'hui
- (2) CP — je suis très content d'être là en tant que secrétaire d'état d'un pays relativement neuf sur la face du monde / mais je crois qu'il peut

1. Il s'agit de la *forme déclarative* de l'insulte, à rapprocher des nombreux exemples de *old/vieux* dans les vanes : « Ta mère est tellement vieille que P ». Et à opposer à la *forme adressée* de l'insulte : « (Espèce de) vieille N ! », où l'association avec le N *Europe* est peu vraisemblable, car cette adresse se rencontre dans les formes familières d'insulte.

revendiquer le titre de la plus vieille démocratie ici / autour de cette table

- (3) JS — je parle au nom d'un très très vieux pays (*interruption*) fondé en 1066 par les français

Ces trois citations ont pour caractéristique la plus voyante l'emploi d'une même structure posant l'adjectif *vieux* (éventuellement avec marque de degré) comme épithète d'un N (*pays, continent, démocratie*). CP innove par rapport à ses deux concurrents en ce qu'il oppose lexicalement, par l'antonymie, *neuf/vieux*, et syntaxiquement, par le connecteur *mais, un pays relativement neuf et la plus vieille démocratie*.

Ces parallélismes lexico-syntaxiques induisent une connexion très forte des énoncés.

Chaque énoncé fait l'objet d'une évaluation séparée de la part de l'auditoire A, et d'une attente de « la suite ». On peut présenter ces enchaînements énoncé-évaluation à la manière de Labov lorsqu'il étudie les vanes (1972-1978 : 258) :

Énoncé E1 de L1 (DV)	— évaluation de E1 par A
Énoncé E2 de L2 (CP) en rapport avec E1	— évaluation de E2 par A
Énoncé E3 de L3 (JS) en rapport avec E2 et avec E1	— évaluation de E3 par A

Disons quelques mots de ces évaluations.

L'introduction du journaliste VH est très fortement évaluative (dans le sens laudatif pour DV), et oriente l'audition du discours par le public français¹.

La transcription proposée plus haut note les différentes évaluations qui se sont produites au cours de la séance du conseil de sécurité, et qui ont été enregistrées par le média. Le discours de DV est évalué à la fin par les applaudissements, qui portent sur la totalité de sa prestation. Mais au préalable on perçoit le rire d'un auditeur asiatique placé derrière lui, portant des écouteurs : il réagit de manière décalée à la traduction « simultanée » (de fait un peu différée) : sa

1. L'introduction verbalisée par VH en direction du public est évidemment le résultat d'un travail antérieur, où il a été lui-même récepteur puis analyste des discours prononcés à l'ONU.

réaction porte *sur le passage dialogique*. Quant aux reprises également dialogiques E2 (CP) et E3 (JS), la caméra montre à chaque fois le sourire, puis le rire de DV appréciant les prestations de ses « agonistes ». Et on perçoit rires et applaudissements de l'auditoire ponctuant la plaisanterie finale de JS.

Le dispositif médiatique a donc nettement pris en compte ces évaluations, comme des éléments hautement pertinents, sur le plan *interprétatif* (impact du discours des locuteurs), et aussi, dirons-nous, sur le plan *structurel* (les évaluations rythment, ponctuent, et constituent des indices de réception placés à point nommé). Ces évaluations infléchissent aussi la réception ultérieure des discours par l'opinion publique, *via* le média, qui y ajoute avons-nous vu, une « couche » d'évaluation (commentaire de VH). Cette dimension évaluative « cumulative » joue sur les affects du public médiatique. Cet ensemble va permettre de promouvoir à la fois la position défendue par la France, et la figure de l'orateur lui-même.

Revenons aux mécanismes dialogiques de l'escalade verbale. Il faut ajouter que l'énoncé E1 est lui-même dialogique par rapport au discours premier de D. Rumsfeld *I think that's old Europe*. Nous désignerons par e1 ce discours premier, émis antérieurement par un énonciateur absent de l'assemblée du conseil de sécurité. Ce qui permet de compléter la première ligne du tableau ci-dessus :

Énoncé E1 de L1 en rapport avec e1 — évaluation de E1 par A

Le dialogisme entre E1 et e1 est de type interdiscursif. Cette forme de dialogisme consiste à reprendre un discours antérieur, avec lequel l'énoncé actuel du locuteur interagit dialogiquement. Ce discours antérieur est puisé dans un interdiscours très vivace et très productif en février 2003, puisque les médias écrits et oraux en Europe résonnent des échos du discours premier, et l'ont déjà « transformé » dialogiquement, en fonction du point de vue dominant en Europe, particulièrement en France et en Allemagne.

En revanche, le dialogisme entre E2 et l'énoncé E1 qui vient d'être proféré par DV est interlocutif : il met aux prises deux paroles successives de locuteurs en présence. De même pour E3 par rapport à E2 et par rapport à E1 (car il n'y a aucune raison de penser que E3 enchaîne seulement sur E2, bien au contraire, l'énoncé déclencheur a été bien entendu E1 pour les deux enchaînements mimétiques).

2.4. Le rapport entre E1 et e1 : *old*, *vieux* et le retournement axiologique

Comment expliquer le retournement de sens de l'adjectif *vieux* dans la deuxième actualisation, E1, par rapport au discours premier e1 (*old Europe*) ?

Vieux est un adjectif mixte, qui peut soit exprimer une propriété relativement neutre (*Fontenelle est mort très vieux*), soit se prêter à des implicites axiologiques. Dans son sens subjectif, *vieux* s'avère ambivalent. L'énoncé *c'est la vieille Europe* peut être suivi de deux enchaînements de sens contraire : par exemple *Il y a là tout ce que j'aime*, ou bien *Il y a là tout ce que je hais*. Rumsfeld a opté pour le versant négatif. Le discours de DV, et aussi, très majoritairement, la presse française et allemande, ont opté pour le retournement en positivité.

Si nous considérons que le propos de D. Rumsfeld entendait diminuer la face positive de la France et de l'Allemagne et attenter à leur réputation, on a affaire à une insulte personnelle, la « personne » étant ici chacun des deux états visés. La réponse au qualificatif aurait alors pu être une dénégation. Et c'est bien souvent sous cette forme que se présentent les contestations dialogiques : *ce n'est pas X (comme vous le dites), c'est Y*. Mais il est difficile de nier la pertinence de l'expression *vieille Europe*. Car le sens objectif : elle est composée de pays qui ont une histoire, une culture très anciennes, ne peut être nié. Ce sont donc les implicites négatifs de *vieux* = « appartenant au passé, d'où : aux valeurs périmées » que le discours de DV tente de détruire, en explicitant le versant positif : *vieux* = « fort de son expérience, de sa culture, de son histoire ». Cette explicitation est réalisée par une suite de relatives appositives, qui sont autant de commentaires sur la manière dont il faut entendre *un vieux pays, d'un vieux continent* :

un vieux pays / la France d'un vieux continent comme le mien //
l'Europe // [...] / qui a connu:: les guerres // l'occupation // la barbarie // un pays qui n'oublie pas¹ // et qui sait (2) tout (2) ce qu'il doit
aux combattants de la liberté: venus d'Amérique // et d'ailleurs // et

1. Négation dialogique, s'opposant aux accusations d'ingratitude portées par les médias américains contre la France (elle est censée avoir « oublié » les Américains qui sont morts pour libérer la France de ses occupants).

qui pourtant n'a cessé de se tenir debout // face à l'Histoire // et
devant les hommes //

Pour contrer l'énoncé *that's old Europe*, la stratégie choisie a été en somme de dire *c'est (bien) un vieux pays, d'un vieux continent (comme vous le dites), mais non au sens où vous l'entendez*. Confirmation du sens objectif, inversion de l'axiologie du sens subjectif.

Avant de revenir sur l'enchaînement des trois énoncés « rivaux mimétiques », je m'arrêterai sur l'arrière-plan interdiscursif du doublet anglais et français de la formule.

2.5. *Old, vieux : une actualisation conflictuelle, dans deux formations discursives rivales*

Cet épisode au conseil de sécurité de l'ONU met en présence deux langues, avec leurs images respectives. Ce fond participe vivement à la production de sens. D'abord, les langues se côtoient de très près en raison de la traduction simultanée. Dans la version française ici analysée, c'est la voix française qui a le dessus et recouvre les discours en anglais dont on n'entend que l'amorce, dans la version anglaise c'est l'inverse. Sur ce fond sonore, vocal, de plurilinguisme se greffent les débats entre le point de vue que défend la France, et celui que défendent les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Bakhtine (1975-1978 : 418-419) a montré que les époques plurilingues donnaient prises plus que d'autres à la stylisation parodique, à la subversion, au dialogisme, au déploiement des lectures et des styles. À l'ONU, la superposition des langues et la superposition des voix des locuteurs habitant ces langues, fait un concert très dialogique. Les deux légitimités en présence s'articulent à une mémoire discursive riche, et à une histoire constituée de strates plus ou moins anciennes : légitimité des deux langues en tant que langues diplomatiques¹, par exemple. Chaque voix porte en elle un *positionnement*, et un *ethos culturel*.

Un positionnement : cette notion nous conduit à la problématique des *formations discursives* (Siblot in Détrie et al. 2001), particulièrement opérante lorsqu'il s'agit d'aborder les discours poli-

1. Le français a cessé d'être langue diplomatique obligatoire dans la rédaction des traités et dans les échanges internationaux au profit de l'anglais.

tiques. Les mots « changent de sens » selon la formation discursive à laquelle ils appartiennent (Haroche *et al.* 1971 : 103). Chaque formation discursive tente d'imposer « ce qui peut et doit être dit » en fonction de l'idéologie qui la sous-tend, et de l'estimation que font ses locuteurs des rapports de forces en leur faveur. La lutte mettant aux prises les deux coalitions supra-nationales se centre sur un processus de nomination identitaire. Il s'agit de définir, péjorativement, ou positivement, l'une des deux coalitions en présence ¹.

Dans le positionnement qui prévaut, non seulement *la vieille Europe* subit un retournement axiologique vers la positivité, mais le groupe nominal modifie son découpage référentiel. C'est l'Europe dans son entier qui est catégorisée dans *la France d'un vieux continent comme le mien*, et non plus une partie de l'Europe, opposée à une autre Europe.

La « victoire » au Conseil de Sécurité a été « française » comme le dit le journaliste VH, mais (comme il le précise) cette victoire porte sur les principes et sur la légitimité de l'intervention en Irak, et ne peut se prévaloir de pouvoir empêcher l'intervention armée ². C'est donc bien une « rhétorique » et une « posture » françaises qui ont prévalu ce jour-là selon la formule du journaliste — et les évaluations là-dessus ne laissent pas de doute. Ce qui nous induit, au-delà des langues en confrontation, à considérer les ethoses culturels en présence.

La présentation de VH souligne fortement qu'il s'agit (1) d'un ethos (cf. l'emphase vocale sur *posture*) et (2) d'un ethos français : *triomphe à savourer tout de suite de la politique et du verbe de la rhétorique et de la (2) posture (2) françaises*, ethos que DV interprète avec brio en obtenant des applaudissements. Dans cette conférence internationale, le style adopté par DV permet de promouvoir la « francité », et de défendre à travers l'ethos français, promu champion d'une bonne cause, les prérogatives de la vieille Europe, collectivité culturelle connaissant tous les prestiges et toutes les arguties

1. Sur la nomination identitaire, cf. les travaux de P. Siblot (entre autres Siblot in Bres *et al.*) ; sur la dialectique de la nomination dans le discours révolutionnaire, cf. A. Steuckardt in Bres *et al.*

2. D'où l'intéressant flottement dans la catégorisation du genre discursif en cause que manifeste le commentaire de VH. En principe on est dans le genre délibératif, mais VH parle d'une sorte de tribunal universel chargé de juger si (...) la guerre que projettent les Américains sera légale et légitime (genre judiciaire).

de la parole. On a souligné d'entrée le ton très oratoire (2.1.). La longueur inhabituelle du discours de DV (soulignée par le journaliste) constitue en soi un déploiement d'ethos national « éloquent », tout autant qu'une prise de pouvoir par la parole (occupation d'un territoire). Alors que la brièveté dont fera preuve, en contraste, la déclaration de CP résonne comme un symbole du pragmatisme américain dédaignant les fioritures. Quant à JS, le *teasing* qu'il manie, à l'égard de DV, est un condensé d'« humour britannique » — comme le note VH.

L'incorporation par l'orateur d'une *vieille* tradition rhétorique « à la française » lui sert à faire triompher ce que précisément il manifeste dans son ethos : une tradition ancienne, revendiquée comme une valeur à maintenir. Cette forme de « démonstration par l'exemple » en appelle, à travers le caractère de l'orateur, au pathos de l'auditoire, et déploie les ressources affectives de la persuasion.

D'autre part, la nature contestataire du débat dialogique ouvert par DV correspond, dans l'imaginaire interculturel, à une position caractéristique de l'ethos français, vu volontiers, selon les analystes, comme batailleur, voire arrogant. Ces remarques sont à rapporter aux observations recueillies sur les variations ethnolectales, analysées par Kerbrat-Orecchioni (1994 : 83-84). Suite aux différentes études sur les aspects culturels de l'ethos, il est admis que les Français, ainsi que les Allemands, manifestent essentiellement un « ethos confrontationnel », alors qu'Anglais et Américains se regroupent autour d'un ethos plutôt « consensuel ». D'où une tendance, chez ces derniers, à régler les conflits par un aménagement de la relation (plaisanterie, adoucissement de la confrontation), au lieu de s'en tenir au contenu du discours : ce qui expliquerait les reprises mimétiques-parodiques de CP et de JS.

La francité du discours villepinien se positionne aussi dans la variation diastratique et diaphasique. Compte tenu de son genre discursif et de son contexte, ce discours actualise une variété particulièrement élevée du français contemporain. Variété haute qui tend à se détacher de plus en plus des pratiques courantes, au point qu'un analyste sérieux peut se demander si le français n'est pas en voie de divergence diglossique (Lodge 1993-1997 : chapitre 8 et partic. 336-340). Mais pour le public français, et sans doute aussi le public international, c'est ce lecte qui s'impose, car il continue à signifier

la *francité dans son prestige* — francité que promeuvent continûment en France les compétitions et les jeux destinés à distinguer les meilleurs connaisseurs de la norme la plus élevée.

2.6. L'enchaînement agonique des trois énoncés E1, E2, E3

L'enchaînement étudié ne peut être assimilé à une forme de dialogue ou d'échange. On en a pour preuve le fait que les locuteurs ne s'adressent pas les uns aux autres, mais émettent des interventions parallèles en direction de l'auditoire¹.

Les énoncés sont émis en succession (mais non en succession immédiate comme des tours de parole²). Le mimétisme ironique des énoncés E2 et E3 s'inscrit dans une escalade. *Comme dans une vanne*, chaque locuteur qui renchérit maintient la joute oratoire ouverte³. La répétition, impliquée par cet enchaînement/parallélisme de E1, E2, E3 n'est pas un sur-place, mais une addition faisant monter la tension, un renchérissement.

Dans E2 et E3, les locuteurs CP et JS jouent le rôle d'un énonciateur qui accorde grande importance au critère d'ancienneté et au sens positif de *vieux/old*⁴ appliqué à un pays, à une démocratie : énonciateur qui n'est autre que DV... Mimant sa position argumentative, ils usent envers lui d'une plaisanterie, d'une taquinerie. Le propos final de JS, qui émet le troisième terme E3 de l'escalade verbale provoque en effet rires et applaudissements, comme à une bonne plaisanterie, et « dénoue la tension » en clôturant la passe d'armes. Mais le propos E2 de CP (malgré le léger sourire du locuteur à la fin de son énoncé et le sourire appréciateur de DV), avance

1. Deux des locuteurs (DV et JS), s'adressent nommément au président de séance, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, selon l'étiquette en vigueur dans ce type d'assemblée, mais cela revient à parler, à travers lui, à l'entité politique qu'il représente.

2. L'attribution des tours de parole aux orateurs a été effectuée par Kofi Annan, mais le découpage médiatique a supprimé cet épisode, mettant en contact les trois discours successifs.

3. Benveniste (1974 : 85) mentionne la pratique des joutes oratoires dans les traditions orales et souligne bien que les locuteurs ne dialoguent pas mais émettent des énoncés *parallèles* : dans l'exemple qu'il prend, chez les Merinas, ce sont des « proverbes cités » et des « contre-proverbes contre-cités ».

4. Ni CP, ni JS n'essaient de ramener l'adjectif *old* vers des implicites négatifs : tous deux se plient donc à la position argumentative de DV.

aussi un argument « sérieux », tentant de contrer en partie le discours de DV : être *la plus vieille démocratie*, n'est-ce pas mieux que d'être *le plus vieux pays* ?

Le propos de DV était une réponse dialogique tendant à redéfinir les positions respectives des antagonistes, et à restaurer la face positive de la France. Les enchaînements de CP et JS ne contestent pas cette réponse, ils en prennent acte en quelque sorte, et gratifient à leur tour la nation dont ils sont le porte-parole d'un label d'ancienneté. Cela signifie que l'adjectif *old*, dans leur bouche, conserve la valeur positive imposée par DV. La « remise en place » sémantique de l'adjectif au sein de sa formation discursive est donc respectée et confirmée.

La réponse de DV réussit à rétablir la *vieille Europe* dans ses *prérogatives* : celles d'un vieux continent chargé d'histoire, d'un vieux pays. On s'aperçoit ici que le discours de D. Rumsfeld source de la polémique était lui-même dialogique. Car il ne partait pas d'une *tabula rasa*, mais d'un interdiscours où circulaient déjà des préconstruits posant l'Europe comme modèle pour le Nouveau Monde.

La réussite de cette épreuve a contribué à fixer une image plus notoire de Villepin orateur et homme politique, image marquée au coin d'une rhétorique très solennelle, et d'une langue aristocratique, appropriées aux circonstances. Les médias ont retenu essentiellement du discours sa conclusion, avec le passage *et c'est un vieux pays...* L'adjectif français « vieux » a ainsi retrouvé lui aussi quelques prérogatives, son sens regagnant sans doute quelque chose du côté de la positivité, dans les représentations actuelles.

3. Discussion

Pour finir : quelques questions, quelques tentatives de réponse.

Comment articuler singularisation et dimension collective des pratiques étudiées ?

Peut-on parler de singularité et de mise en valeur d'une figure unique d'orateur, à propos d'un locuteur qui n'assume qu'un rôle, celui de porte-parole de la position française ? À propos d'un orateur proférant un discours préparé longuement, dont il fait la lecture, à partir d'un texte résultant probablement d'une rédaction

collective ? À propos d'un orateur qui semble se faire le porte-voix d'une identité collective, la francité, le proférateur d'un ethos culturel partagé par une large communauté ? Et qui use de pratiques oratoires largement convenues, traditionnelles ?

Sans doute ne se poserait-on pas ces questions si on étudiait le discours d'un virtuose des vanes. D'un éloquent promoteur débitant ses invites commerciales dans un supermarché. L'arrière-plan de ces objections est l'idée qu'une position aristocratique de parole — avec variété haute de langage — implique la spécificité des manières de parler du locuteur.

La conception rhétorique de l'ethos fournit une réponse. Ce n'est pas en s'écartant des pratiques coutumières de la parole oratoire, que l'orateur réussit à se singulariser, mais en s'y inscrivant pleinement, voire à se livrant à une lutte pied à pied avec ses adversaires autour des mêmes mots, en usant des mêmes formules. Et en faisant usage du lecte « élevé » propre à obtenir l'appréciation de l'auditoire, lecte bien sûr partagé avec d'autres (même s'il constitue un privilège lié à une position sociale).

L'idéal de l'ethos est une adéquation au rôle. Mais ce rôle, qu'il est difficile de l'assumer, de lui insuffler vie... C'est donc d'abord en recourant à la notion de *prestige de l'orateur*, et en mesurant (par les *évaluations*), le degré d'appréciation de sa prestation, qu'on s'évade du cercle vicieux où on risque de s'enfermer, en essayant de construire un ethos purement « différentiel », où la singularité serait une somme de traits propres à l'orateur : héritage des conceptions littéraires de l'auteur.

De même, en tant que porte-parole, Villepin peut s'individualiser de manière hautement valorisante, non pas malgré ce rôle, mais grâce à lui : il fait parler « la France ».

La dimension différentielle ne peut donc, dans la démarche adoptée ici, se mesurer en fonction de « l'originalité » des moyens mis en œuvre, mais en fonction des réactions et des jugements observés du côté de la réception, et des phénomènes ponctués affectivement par les appréciations du public.

Dans l'extrait étudié, la différenciation des compétiteurs se fait à l'intérieur d'une dialectique dialogique, ainsi que par des confrontations identitaires mettant en jeu les ethos nationaux et les images des langues en présence.

La présence d'un *public*, destiné à produire une *évaluation* des compétiteurs, est cruciale. Prestige pour qui, et grâce à qui? — pourrait-on demander. Les « juges » sont présents en face à face, ou peut-être présents à distance, devant leur écran de télévision diffusant en direct ou en différé. Quoi qu'il en soit, ce sont des partenaires avec lesquels il faut compter, car c'est avec et par eux que se construit l'image de soi dans le discours. À l'ONU, les diplomates présents constituent non un auditoire passif (comme celui du média télévisé où les données ont été enregistrées), mais un public actif, ayant compétence à représenter les positions de leurs gouvernements respectifs et à prendre les décisions en assemblée. Il y a donc des formats participatifs très distincts : des destinataires directs d'un côté, des spectateurs de l'autre (constitutifs d'une opinion publique pouvant cependant influencer sur le cours des événements).

La renommée comme stabilisation de la singularité idiolectale

Comment passe-t-on d'une actualisation langagière, dans le moment et le lieu évoqués ci-dessus (février 2003, conseil de sécurité à New York), à une configuration idiolectale dotée d'une relative permanence?

Deux voies pour fixer la labilité de l'apparaître idiolectal : la répétition, et l'événement spectaculaire, et on l'a vu, un cadre obligé : la *publicité* (prestation face à un public ¹).

(1) La répétition

La répétabilité d'un discours oral ou de prestations orales de même type (même genre discursif, même situation de communication) préside à la mémorisation et à la reconnaissance des particularités idiolectales de l'interprète. Les genres et leurs prédéterminations contribuent au repérage de typologies de prestations, et à la graduation dans l'échelle de l'estime : on est ou non un bon raconteur de blagues, un bon lanceur de vanes — ou plus classiquement : un bon orateur politique. Un locuteur acquiert sa renommée en exerçant ses talents de manière régulière dans le même espace de communication :

1. Aussi restreint soit-il : car, par exemple, notre famille est d'ores et déjà un public compétent pour nous évaluer et nous attribuer une « unicité » locutoire.

- locuteur prestigieux dans une communauté fermée : espace syndical ou associatif, groupe sportif, bandes d'adolescents (déjà cités), réseau social d'un quartier, qui a ses vedettes, ses « piliers » (le patron du café du coin, le coiffeur),
- locuteur prestigieux dans un espace social bien plus large et médiatisé, institutionnalisé (professionnels de la parole, politiciens, journalistes, créateurs artistiques).

(2) *L'événement spectaculaire*

La deuxième occasion de stabiliser une image singulière est l'inscription du locuteur dans un événement exceptionnel, dans une prestation décisive. La répétition permettant la fixation est alors du fait des médias et de l'opinion publique. La renommée de Villepin en 2003, suite au discours à l'ONU, se situe surtout dans ce deuxième cas.

Mais bien sûr, dans ces événements, ce sont les évaluations qui vont permettre de sanctionner la réussite du locuteur. Elles paraissent à première vue des constats enregistrant la qualité de la prestation. Mais en réalité elles accomplissent, par leur apparition à point nommé, un travail de construction de la figure du sujet, *via* un travail de signalement des caractéristiques en cause. Jouant sur une mémorisation de nature affective, ce sont des « accusés de réception » évaluateurs. Ces rétroactions sont significatives : pour le locuteur, et pour la communauté de l'auditoire. Elles orchestrent la relation de chacun à la totalité de l'assemblée.

Où trouver l'« unicité » du sujet idiolectal ?

Qu'est-ce qu'une singularité idiolectale ? Lorsqu'on se réfère à l'oral, on est renvoyé à la dimension « physiognomonique », comme dit Bühler (1934/1965), lorsqu'il parle du rôle de la voix comme indice de l'identité personnelle d'un locuteur. La voix est source de discrimination de l'identité subjective, aussi identifiante qu'un nom propre, dit-il. On peut en dire autant de l'apparence physique, de l'enveloppe corporelle.

Le sujet de l'idiolecte oral se résume-t-il alors à un corps parlant ? Disons plutôt que cette individualité perceptible, montrée, est le point d'ancrage autour duquel viennent se rassembler toutes les caractéristiques du sujet parlant. La plupart du temps, cette

confluence de phénomènes s'organise de manière inconsciente. Parfois, dans des circonstances particulièrement « diacritiques », surveillées, ou polémiques, de manière partiellement consciente.

La convergence des particularités idiolectales se fait donc selon moi autour de *l'ethos locutoire*. Celui-ci se construit en interaction avec le public : la singularisation idiolectale s'actualise dans des « moments interprétatifs » profondément dépendants des destinataires. Le faisceau des caractéristiques du locuteur se rassemblent, dans l'imaginaire de la collectivité, et se solidifient, essentialisant l'image de l'orateur, en relation avec un fait prégnant : ce locuteur est une présence unique, un *ethos* par définition corporéisé, vocalisé, un *dasein* — qu'il faut doter d'une permanence au-delà de son apparaître. Et en même temps l'individualisation ne peut se concrétiser que grâce à cet apparaître, en tant que moment unificateur.

Les mécanismes de la construction idiolectale gagneraient à être rapprochés des mécanismes du changement linguistique, car à travers cette approche on comprend mieux le rapport entre une somme de caractéristiques largement inconscientes, et le tout du sujet parlant : sorte de synecdoque parties-tout ipséifiante. Il s'agit, dans les deux cas, d'*axiologie*, de jugements de valeurs sur le bien-parler. Dans les deux cas, ces jugements portent sur *la totalité de l'être de parole* et en font une « identité » spécifique. Cette identité repose de fait sur la *sélection* au niveau explicite ou implicite de certaines caractéristiques linguistiques particulières. Mais celles-ci peuvent fort bien être enregistrées par les destinataires et donner lieu à des évaluations (moteur de l'évolution linguistique, et base de fixation du statut social des sujets évalués) sans que les « juges » puissent pour autant avoir conscience du soubassement de leur jugement, et puissent l'explicitier dans leurs commentaires.

Les enquêtes menées par Labov sur les jugements subjectifs ont porté sur des variables phonologiques (1972-1976, « Les dimensions subjectives d'un changement linguistique en cours » : 212-230). Les sujets participant à l'expérience discriminent de manière sûre des locuteurs plus ou moins compétents et prestigieux, au regard des normes de leur communauté ; mais sans savoir le plus souvent à partir de quels critères. En somme, un groupe social montre qu'il est exercé à *distinguer* à l'écoute les locuteurs selon une échelle sociale, mais il lui est bien plus difficile de repérer et de classer les

manières de prononcer telle ou telle variable phonologique, bases pourtant de leur jugement sur les locuteurs. En conclusion (*ibid.* : 228), Labov souligne que ce qui définit la communauté linguistique new-yorkaise, objet de son étude, c'est non pas une identité de pratiques, mais le partage d'un ensemble de normes. Les locuteurs se différencient par leur prononciation de telle ou telle variable. Mais ils se rejoignent tous dans leur manière d'évaluer un trait phonologique. Même s'ils sont incapables d'identifier et d'isoler ce trait en lui-même, même s'ils n'adoptent pas eux-mêmes la prononciation la plus prestigieuse.

Cette dimension prépondérante me fait conclure à l'impossibilité de déterminer — dans le cadre d'investigation que je me suis donné — les composantes pertinentes de l'ethos villepinien, au-delà de celles que mettent en valeur les évaluations, les commentaires des tiers sur l'ethos du locuteur, et les affleurements au niveau conscient du combat dialogique sur les mots. Je suis placée comme dans l'enquête labovienne face aux évaluations d'une prestation verbale, mais je ne peux pour l'instant isoler des « variables » pertinentes, et dois me contenter des faits montrés et construits par les évaluations. Un progrès vers une plus grande précision devrait reposer sur une enquête quantitative et sur le dégagement au préalable des unités pertinentes.

Villepin a vu son histoire d'orateur associée, en 2003, à un adjectif, « vieux », qu'il a amplement contribué à « restaurer dans sa positivité » — par le verbe (contestation dialogique), et par le comportement oratoire (manifestation de francité et de position aristocratique). Ce mot constitue comme le double de son ethos, aujourd'hui « disputé », entre positivité et négativité, en raison de la floraison des parodies et des dessins humoristiques le représentant en mauvais poète, ou en rhéteur déclamant solennellement à tout propos. Ces charges satiriques dévoilent le versant potentiellement négatif de son style locutoire recherché. Villepin, homme vieille France, ou champion de la francité ? Autres moments, autres lieux... La construction idiolectale se poursuit.

Conventions de transcription

- ♦ Pauses silencieuses : (selon durée) /, //, /// ;
- ♦ pauses pleines : (selon durée) :, ::, :::.
- ♦ Segment encadré par le chiffre :
 - (1) : voix rieuse ;
 - (2) : voix forte, emphase ;
 - (3) : voix faible.
- ♦ h, hh : inspiration audible.
- ♦ Les indications supplémentaires (rire, silence prolongé, événements survenant dans le contexte de communication) sont notées entre parenthèses et en italiques.

Références bibliographiques

- Authier-Revuz, J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, 2 vol., Paris, Larousse.
- Bakhtine M. 1975/1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- Bres, J., Delamotte-Legrand, R., Madray-Lesigne, F., et Siblot, P. (éds.) 1999, *L'Autre en discours*, coédition Dyalang et Praxiling, univ. de Rouen et de Montpellier III.
- Bühler, K. 1934/1965, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Fischer.
- Détrie, C., Siblot, P., Verine, B. (éds.) 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.
- Goffman, E. 1964/1974, *Les rites d'interaction*, Paris, éd. de Minuit.
- Haroche, C., Henry, P. Pêcheux, M. 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages* 24, 93-106.
- Kerbrat-Orecchioni C. 1994, *Les interactions verbales*, tome III, 1^{re} partie : « Variations culturelles et universaux dans les systèmes conversationnels », Paris, A. Colin, 5-145.
- Labov, W. 1972/1976, *Sociolinguistique*, Paris, éd. de Minuit.
- Labov, W. 1972/1978, *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, tome I, Paris, éd. de Minuit.
- Lodge, A. 1993/1997, *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard.